

Le colonialisme, version américaine

Pap Ndiaye, Collections de l'Histoire 56
juillet - septembre 2012

Quand la « destinée manifeste » du peuple américain s'exporte.

Les États-Unis n'eurent jamais un empire colonial comparable en taille à la Grande-Bretagne ou à la France, et il demeura assez largement « informel », mais celui-ci exista bel et bien, contrairement à l'opinion commune d'un pays réputé non colonial et même anticolonial par nature. Cependant, le lexique colonial des Européens fut délaissé par les Américains, au profit d'un vocabulaire nouveau, pour mieux signifier l'exceptionnalité de l'occupation américaine de territoires lointains.

La conquête des Philippines fut un tournant important. Elle fut d'abord vue comme le prolongement naturel de l'expansion vers l'ouest, continentale au XIXe siècle, océanique au XXe : « nous terminons le job commencé il y a un siècle », écrit Theodore Roosevelt en 1900. Mais l'annexion d'un pays à l'autre bout du monde allait moins de soi que le grignotage de l'Ouest américain, ce dont les élites américaines étaient bien conscientes. Un

argument proprement colonial, l'« anglo-saxonisme », fut donc développé.

L'idée d'une supériorité de la « race anglo-saxonne » apparut d'abord du côté britannique sous la plume du parlementaire Charles Dilke, auteur d'un ouvrage retentissant, *Greater Britain* 1868 impressionné de trouver des caractères communs aux peuples parlant la langue anglaise, et du côté américain sous celle de Theodore Roosevelt : avant d'être président, il publia en 1889 *The Winning of the West*, où il estimait que l'essor de la race anglo-saxonne était la caractéristique principale de l'histoire moderne. L'abondante littérature « anglo-saxoniste » de l'époque associait la Grande-Bretagne et les États-Unis dans le même camp, celui d'une « alliance naturelle » entre deux nations supérieures, permettant une coopération interimpériale dans les territoires colonisés.

La question des droits du peuple philippin fut facilement résolue, selon un argument classique des partisans de la colonisation : les Philippins ne sont pas capables de s'administrer seuls, il leur faut un tuteur qui ne peut plus être l'Espagne décadente, mais la jeune République américaine.

Cependant, les colonialismes britannique et américain ne s'équivalaient pas. Aux yeux des Américains mêmes, il y avait un style colonial qui leur était propre, moins pompeux et moins soucieux de hiérarchie, plus occupé par le développement économique et les infrastructures, que celui des Britanniques. De fait, plutôt qu'une « colonisation anglo-saxonne », c'est

l'idée d'un « tutorat américain » qui s'imposa : pour se différencier des Britanniques, dont la guerre menée contre les Boers 1899-1902 était critiquée aux États-Unis, tout ce qui pouvait rappeler le colonialisme européen fut mis de côté, au profit d'un nouveau langage, censé mieux exprimer le projet universaliste des États-Unis.

Dans la réalité, le rapport de domination était bel et bien colonial, mais les Américains voulaient s'épargner les contraintes politiques d'un pouvoir colonial explicite et formel. On inventa donc la notion d'« indépendance différée » pour les Philippines, une solution intermédiaire entre la situation de Porto Rico, intégrée plus fortement aux États-Unis, et celle de Cuba, à la souveraineté contrôlée, ou bien celle de pays d'Amérique centrale formellement indépendants mais sous la menace constante d'interventions militaires. Cette politique souple permettait d'éviter, aux États-Unis, un débat délicat sur la légitimité coloniale, et valorisait la démocratie américaine.